

Makala

France

Réalisation : Emmanuel Gras

Production : Bathysphère, 2017

Distribution : Les Films du Losange

96 min

« Bonjour, oncle. Bien réveillé ? » Le long travelling sur les pas d'un homme pose d'emblée celui-ci comme un éclaireur, debout dès l'aube. Il énonce aussi le principe du film : un documentaire qui ne renoncera ni à la force de l'image (Emmanuel Gras est par ailleurs directeur de la photographie), ni à la portée lyrique de la musique *off*, toutes deux étayant, dès cette marche matinale, une inexpugnable volonté de raconter. Dès les séquences qui suivent, où l'on voit l'homme travailler dans la brousse, aidé de sa femme Lydie, le film aiguise la curiosité : que *fabrique*-t-il, cet homme si frêle qu'il ne peut pas raisonnablement être bûcheron ? Ce n'est qu'étape après étape que se révèle son artisanat, la charbonnerie. *Makala* signifie charbon en swahili ; la ligne narrative suivra alors, de manière apparemment simple, le devenir du charbon de bois, confectionné, transporté à cinquante kilomètres de son village, à Kolwezi, pour y être vendu dans les rues à la sauvette. La distance de la ville est une dimension clé du film : vu l'état de la chambre à air du vélo sur lequel il charrie le fruit de son labeur, on est loin de la temporalité cyclique, presque atemporelle, du *Charron* ou du *Tonnelier* de Georges Rouquier ou du *Sabotier du Val de Loire* de son disciple Jacques Demy.

« Quelqu'un va d'un point à un autre avec un objectif et rencontre des difficultés » : c'est ainsi que le réalisateur décrit dans un entretien le principe fictionnel qui a présidé à son film, dont l'idée lui est justement venue devant ces bicyclettes de charbonniers solitaires impossiblement surchargées. Une grande partie de la réussite de cette gageure (faire surgir une épopée avec un quotidien minimaliste) tient à une série de disproportions visuelles : l'arbre monumental que Kabwati va abattre sans équipement électrique ; le cadre squelettique du vélo enfoui sous les gros sacs, comme une sculpture contemporaine ; la distance à parcourir pour ce que l'on imagine un bénéfice pécuniaire modique ; l'énormité des camions qui frôlent le vélo sur la route ; le recueillement dans l'église de citadins sans grande chaleur quand il s'agit de négocier âprement avec le charbonnier dans la rue. Ces contrastes sont autant de brèches où s'infiltre le romanesque. La musique composée du violoncelliste Gaspard Claus, a priori à mille lieux de l'endurant cheminement de Kabwati, rejoint en fait par le frottement de l'archet sur les cordes la matérialité de la roue sur la route. Le choix d'angles de vues que le cinéma direct n'aurait pas permis, la mise en récit d'un quotidien par ailleurs documentaire convergent non vers une échappatoire qui serait offerte au villageois congolais pauvre, mais vers une plénitude matérielle de ses efforts, que le cinéma déploie à sa manière plutôt que de les commenter. Même la séquence de prière à l'église, une fois en ville, ne saurait se poser en ouverture lyrique, en métamorphose de la charge matérielle en élévation

spirituelle : ce sont plutôt les prières qui livrent une beauté bien terrestre, la sensation du genou à terre, de la note chantée de manière juste même quand le *gospel* est pris en cours de route par celui qui vient d'entrer. Certes, le sermon entendu s'intitule « Le parcours de l'homme intègre », et Kabwati, père de famille qui n'ose pas faire réveiller son aînée élevée par une tante en ville lorsqu'il passe déposer une paire de chaussures achetée pour elle, apparaît inévitablement comme un protagoniste à la fois chrétien et keatonien (Buster Keaton est le burlesque qui parvient à conserver son intégrité expressive et corporelle malgré les incroyables embûches). Mais l'homme *intègre* est ici moins une figure morale qu'une façon d'habiter son corps de manière productive et résistante, d'intégrer la rudesse des éléments et des autres hommes à la force de transformation d'un savoir-faire. Un idéal documentaire, en somme.

Charlotte Garson

Extrait de *Images documentaires* n°88/89 (2017)

Ne peut être reproduit sans l'autorisation de la revue